

# “Shahada”, pour comprendre comment on peut haïr l’Occident tout en y émigrant

**Scènes** Fida Mohissen livre un récit éclairant sur l’emprise du religieux.

Critique Stéphanie Bocart

**J**e suis venu vous parler. Ça ne va pas être facile.” Seul sur le plateau camouflé de noir du Poche, seul face au public volontairement laissé dans la lumière, Fida Mohissen inspire. Et se lance. Il est venu porter sur scène son témoignage – *shahada* en arabe –, raconter son “passage d’une culture à l’autre, d’une langue à l’autre” et son “autorisation à aimer l’Autre”.

Né en Syrie en 1971, celui qui est aujourd’hui auteur, comédien, metteur en scène et directeur de théâtre à Avignon, a émigré en France, à l’âge de 26 ans. Pour ce jeune érudit élevé dans le respect rigoureux des valeurs de l’islam et des principes du parti Baas, son arrivée en Europe a été “un choc terrible”. “J’ai découvert que s’attaquer aux religions; insulter; railler; critiquer; c’était banal. Mais, pour moi, c’était inhabituel et blessant.” Il garde ainsi en mémoire ces mots prononcés en 2001 par Michel Houellebecq: “La religion la plus



Fida Mohissen (à gauche) et Rami Rkab (à droite) sur la scène du Poche.

con, c’est l’islam.” “Cette phrase, se souvient-il, est entrée en moi comme une lame: [à l’époque] j’ai souhaité la mort de Houellebecq.” Et d’enchaîner: “Incroyable quand j’y pense aujourd’hui!” Mais quand il replonge dans ses souvenirs de jeunesse, “en réalité, je parle de quelqu’un d’autre”.

**Une fiction-témoignage**

Récit intime, presque autobiographique – Fida Mohissen le qualifie de “fiction-témoignage” –, *Shahada* se délie comme un dialogue entre passé et présent, entre racines identitaires et émancipation. Sur scène, Fida Mohissen, aujourd’hui 50 ans, devenu “libre de corps et d’esprit”, se confronte à son double dans ses années de jeu-

nesse (joué par Rami Rkab, comédien d’origine syrienne exilé depuis peu en France), alors “enfermé dans la citadelle de Dieu” et pétri de convictions idéologiques et politiques.

Sans chercher à se disculper, Fida Mohissen livre des clés pour comprendre comment il a eu “le coup de foudre” pour la France (où il a émigré en 1997 pour s’inscrire au Cours Florent et à la Sorbonne) tout en nourrissant une “haine de l’Occident”, au point de s’écrier, le 11 septembre 2001 “Allahou Akbar!” Il lui faudra découvrir l’amour et aller à la rencontre de

l’Autre pour avoir une profonde prise de conscience et se libérer du dogme religieux.

**Pudeur, poésie et retenue**

Sobre et subtile, avec son décor dépouillé (seules deux chaises font office d’accessoires) et son éclairage en clair-obscur, la mise en scène de François Cervantes crée un véritable écrin pour que la parole des deux comédiens soit au centre de l’attention. Le détail pour éviter toutefois que le spectateur ne verse dans l’ennui se niche dans les interstices du texte où François Cervantes distille habilement quelques silences et joue sur la position des corps des interprètes (face à face, face au public...). Interpellé et emporté dans le tourbillon de cette éclairante confession déposée avec pudeur, poésie et retenue, le public sort troublé et ému par tant d’audace, dont on ne peut que souhaiter

**Récit intime, “Shahada” se délie comme un dialogue entre passé et présent.**

qu’elle rayonne au-delà des murs des théâtres.

→ Bruxelles, Poche, jusqu’au 1<sup>er</sup> octobre. Infos et rés. au 02.649.17.27 ou sur [www.poche.be](http://www.poche.be)

## L’éclatante évidence de “Mahagonny”

**Musique** Alejo Perez et Ivo Van Hove livrent une version éblouissante de la fable de Kurt Weill et Bertolt Brecht.

**C**réé à Leipzig en 1930, *Aufstieg und Fall der Stadt Mahagonny* (*Grandeur et décadence de la ville de Mahagonny*) reste un des sommets de la collaboration entre Kurt Weill et Bertolt Brecht: plus encore qu’un opéra traditionnel (ce qu’il est aussi), c’est une fable politique dénonçant par l’absurde les travers du capitalisme. Trois voleurs en cavale fondent, au milieu du désert américain, Mahagonny, une ville où tout est permis et où tout s’achète, et on y afflue du monde entier pour se livrer aux plaisirs faciles. La ville échappe miraculeusement à un ouragan, mais la crise éclatera quand l’argent viendra à manquer: le séduisant bûcheron Jim Mahoney sera condamné à mort, non pour avoir tué, troublé la paix ou séduit une jeune fille – délits qui ne méritent que des peines de prison – mais pour avoir manqué à son obligation de payer trois bouteilles de whisky: le manque d’argent, là est le vrai crime. En 2011, l’Opéra flamand avait confié

l’œuvre à Calixto Bieito, mais le metteur en scène catalan l’avait noyée dans un excès d’images et de provocations tel que le message politique perdait de son impact. En comparaison, la mise en scène d’Ivo Van Hove, créée au Festival d’Aix-en-Provence en 2019 et reprise aujourd’hui, frise l’ascèse, mais frappe du coup dans le mille. Les protagonistes sont des gens d’aujourd’hui (pas d’exotisme western) et il n’y a presque pas de décor: un plateau nu avec juste une sorte de podium sur roulettes qui est en même temps le support d’un grand écran vidéo, quelques tables et chaises qui vont et viennent et trois grands ventilateurs pour figurer l’ouragan, on est presque dans le théâtre de tréteaux.

Comme souvent, le metteur en scène flamand utilise la vidéo en temps réel, tantôt pour souligner certains détails de l’action, tantôt au contraire pour proposer au spectateur le choix entre l’action immédiatement visible et une sorte de contrepoint venu des fonds de scène. Il pousse toutefois la mise en abîme un cran plus loin en recourant, pour la grande scène de libé-

ration des interdits au deuxième acte, à un *green key*, ce procédé de trucage audiovisuel qui permet d’insérer des personnages dans un décor virtuel. Le tout est réalisé au millimètre près avec, tant pour la vidéo que pour le *live*, une direction d’acteurs hallucinante de précision (la galerie des prostituées! les visages apeurés avant l’ouragan!! les déplacements des chœurs!!!).

**Génie**

Cette maîtrise qui confine au génie, on la retrouve aussi dans la direction musicale d’Alejo Perez, constamment brûlante d’intensité et implacable dans la gestion des rythmes. Et comme il y a en outre une distribution de premier plan – particulièrement Leonardo Capalbo (Jim), Katharina Persicke (Jenny), Zachary Altman (Moses) et James Kryshak (Fatty) –, le spectateur est comblé.

Nicolas Blanmont

→ Anvers, Opera, jusqu’au 20 septembre. Gand, Opéra, du 29 septembre au 8 octobre, [www.opera-ballet.be](http://www.opera-ballet.be)



**Mahagonny**  
Et sa mise en abîme.